

HYPOTHÈSES SUR LE MODE D'HABITER DES SOCIÉTÉS À INDIVIDUS MOBILES

MATHIS STOCK

La question de l'identité spatiale est une question complexe. Elle suppose réglée la question de l'identité des individus et du ou des référents géographiques de celle-ci. Souvent, la question posée est celle d'un lieu unique d'ancrage des individus (cf. Tuan, 1977), et elle est souvent liée à la seule perspective des représentations (cf. Bailly, 1996). Or, deux problèmes contribuent à remettre en cause cette thèse. Primo, la mobilité géographique accrue dans les sociétés humaines les plus développées et urbanisées remet en cause l'idée de l'existence d'un seul lieu pour l'identité des personnes. Secundo, c'est aussi par les pratiques des lieux que se créent les identités spatiales, et non seulement par les représentations.

L'extrait d'une interview permet d'illustrer, en introduction, cette complexité des rapports aux lieux : « Je suis très souvent à Istanbul, j'ai de la famille et des amis là-bas. Istanbul est ma deuxième ville, une ville super, une des plus belles villes du monde. [...] J'ai vécu pendant dix-sept ans à Steglitz (quartier berlinois), même si je n'y emménagerai plus jamais. Là, je sais où aller à l'aveugle. Mitte et Prenzlauer Berg [autres quartiers berlinois], je dois lentement explorer, comme si j'allais dans une tout autre ville. Je suis née à Berlin et n'ai jamais vécu ailleurs. [...] Je n'ai jamais vécu à Kreuzberg, mais j'ai-

merais bien. [...] Le vieux Berlin-Ouest est ma *“Heimat”*. Mitte est construit pour moi et Prenzlauer Berg est déjà la fin du monde, une ville totalement différente. [...] Je ne suis jamais allée (à Brandenburg). [...] Si je réfléchis, mon rayon d'action est très petit. Mitte, ça va encore. Prenzlauer Berg, j'y suis allée pour la troisième fois. [...] Une fois, (je suis allé à Potsdam). Là, j'ai déambulé comme une touriste à Sanssouci. Je suis aussi allée dans les studios à Babelsberg »¹.

Cet extrait d'une interview avec une actrice berlinoise d'origine turque, Idil Üner, permet de faire apparaître au moins trois aspects de la question de l'habiter aujourd'hui :

- 1) la question de l'altérité/identité : quels sont les lieux du chez soi (*Heimat*, *home*), quels sont les lieux autres ? Pour Idil Üner, Berlin-Ouest et Istanbul sont les lieux identificatoires, mais pas Berlin-Est (« la fin du monde »), même si elle n'a jamais vécu à Kreuzberg, ni à Istanbul ;
- 2) la question de la familiarité/étrangeté des lieux, sous-tendue par la pratique des lieux géographiques et le savoir géographique : pour Idil Üner, Steglitz est un lieu familier (« je sais où aller à l'aveugle »), mais pas un lieu où elle résiderait ; en revanche, Berlin-Est (Prenzlauer Berg) est un lieu moins familier (« je dois explorer lentement ») ;
- 3) la question des lieux pratiqués, qui ne sont pas nécessairement liés à la distance kilométrique : des lieux proches, tels que Potsdam, peuvent être vécus comme étant « touriste », d'autant plus qu'on n'y va pas souvent ; des lieux lointains (Istanbul) peuvent être des lieux familiers, créés par une pratique habituelle (« je suis très souvent à Istanbul »).

Dans un premier temps, je présenterai la façon dont la question de l'identité spatiale est traitée dans le champ disciplinaire de la géographie. Dans un second temps, j'aimerais insister sur la nécessité d'une approche globale de la question de l'identité : je développerai quelques éléments d'une approche par l'habiter, défini comme ensemble des pratiques des lieux. L'habiter implique toujours de donner sens aux lieux : ici, le volet de l'identité comme lien symbolique est retenu. Enfin, des exemples de construction de lieux identificatoires sont présentés, issus d'un travail de thèse (Stock, 2001). Elles contribuent à la compréhension des manières dont se construisent géographiquement les identités aujourd'hui.



IDENTITÉ SPATIALE : ÉLÉMENTS D'UNE DÉFINITION GÉOGRAPHIQUE

La question « les identités construisent-elles les territoires, ou les territoires construisent-ils les identités ? » est une question intéressante à laquelle on peut répondre de différents points de vue. Précisément, elle comporte un aspect méta-théorique qui a beaucoup taraudé les géographes : ce qui est en jeu, c'est, d'une part, une sorte de détermination des symbolisations humaines par les lieux (ou les territoires), appréhendés comme étant extérieurs et séparés des hommes ; d'autre part, au contraire, l'affirmation que ce sont les hommes qui construisent les lieux (ou les territoires), sans qu'il n'y ait d'effet de lieu. C'est cette opposition qui trouve son expression dans l'existence de deux courants en géographie : celui de l'analyse spatiale, et celui de la géographie sociale³.

L'identité spatiale est dans ce contexte une notion intéressante, qui oscille également entre deux acceptions : d'une part, comme identité d'un espace, d'autre part, comme référent géographique de l'identité des individus. C'est le géographe Edward Relph (1986 [1976]) qui a vu sans doute le premier ces deux dimensions de cette expression, en distinguant en anglais, *identity of place* et *identity with place*³.

L'identité spatiale comme identité d'un espace

L'identité spatiale comme caractère distinctif d'un lieu par rapport aux autres lieux géographiques se rapporte à l'idée d'une singularité des lieux les uns par rapport aux autres. Comme le dit Michel Lussault (2003), « l'identité spatiale exprime une logique de séparation, de classification, de discrimination d'entités signifiantes au sein du monde des phénomènes. En effet, exciper de l'identité d'un objet spatial (quel qu'il soit), c'est entreprendre de le distinguer, au sens fort du mot, en postulant qu'il peut être repéré et reconnu à certains signes qui d'emblée le particularisent ; on le pose alors en une place singulière dans l'ensemble constitué par la mise en série de tous les objets spatiaux » (p. 480). Ainsi, l'identité d'un lieu est construite par différents acteurs d'une société donnée, et n'existe pas en soi, et cette construction est une représentation exprimée par un discours⁴. L'identité a trois caractéristiques : « des attributs de position (le site, la situation, les limites de l'objet spatial cible du discours identitaire) », « des attributs de configuration (l'organisation matérielle de

l'objet) », et enfin « des attributs de substances et de valeurs (l'organisation idéale de l'objet) » (Lussault, 2003, p 480)⁵.

Pour Relph (1986), c'est également dans le rapport entre société et lieu que se développe l'identité d'un territoire⁶. Ce concept fonctionne donc comme un pivot intégrant les relations des hommes aux lieux (*function of intersubjective intentions and experiences*) et l'aspect paysager (« *appearances of buildings and scenery* »). Il rassemble donc les relations des hommes à d'autres hommes et les relations des hommes à l'environnement, au monde physique qui les entoure.

Un lieu a donc une identité propre qui le distingue d'autres lieux. C'est cette identité que nombre de géographes ont reconnue en défendant la singularité des lieux⁷. Pour Relph, cependant, dans le même temps, l'identité est aussi un partage de certains attributs avec d'autres lieux : d'abord, le fait même qu'on les nomme lieux indique des ressemblances avec d'autres lieux. Ensuite, à l'instar de l'identité des hommes, les lieux ont des attributs qui ne sont pas uniquement singuliers, mais qui se trouvent dans d'autres lieux également : le fait, par exemple, d'être peuplé d'Européens confère aux lieux européens des similitudes⁸. Enfin, les lieux ont une identité partagée par un certain nombre d'hommes⁹. Cela signifie que l'identité des lieux n'est pas uniquement issue des constructions personnelles, mais aussi sociales et culturelles.

L'identité spatiale comme référent géographique de l'identité

Il existe une deuxième acception : l'identité spatiale comme un type de rapport entre les individus et/ou les groupes et les lieux géographiques. C'est ce que Relph appelle *identity with place*. C'est cette question qui a été placée au centre de cet ouvrage : quelle est la dimension spatiale de l'identité ? Comment cette dimension spatiale de l'identité est-elle construite ? Existe-t-il des lieux préférentiel d'ancrage des identités ? Pour répondre à ces questions, il est d'abord important de reconnaître deux aspects :

- 1) l'identité est un rapport symbolique, c'est-à-dire un lien arbitraire entre lieu et individus¹⁰. Il y en a d'autres, comme celui de la familiarité, de l'exotisme, de la fonctionnalité d'un lieu, etc. ;
- 2) l'identité n'est pas seulement issue des représentations, mais aussi issue des pratiques des lieux. Le fait d'être dans un lieu, d'aller dans de nouveaux lieux, conduit à transformer des lieux étrangers en lieux familiers, voire identitaires.

Ce lien identitaire entre résidents et lieux a longtemps été posé comme étant évident, voire univoque : à chaque individu, un seul lieu. Cela transparaît dans les travaux sur l'attachement au lieu des géographes, des sociologues et des psychosociologues (Tuan, 1977 ; Moles et Rohmer, 1998 ; Seamon et Mugerauer, 1989 ; etc.). On y insiste sur le sentiment d'appartenance au lieu de résidence, au sentiment de sécurité engendré par la maison, au bien-être dans le lieu de résidence, du seul fait de sa familiarité. Une seule voix discordante : Berlin (1997) indique dans son étude sur les personnes âgées que le lieu du quotidien est plutôt source d'irritation que de bien-être¹¹.

Ce modèle ne fonctionne plus dès lors qu'une mobilité accrue existe : les étudiants au Moyen Âge, les migrants, les modalités multiples de changements de lieux aujourd'hui ont pour conséquence une recomposition spatiale des ancrages identitaires, qui ne fonctionnent plus sur le mode des « cercles concentriques du moi » d'Abraham Moles (1995). En effet, les proximités ne s'établissent pas nécessairement selon une distance kilométrique et d'un espace isotrope, mais il s'agit davantage d'une logique fondée sur les pratiques de mobilités. De ce fait, *a priori*, tous les lieux d'ancrage peuvent être, pour un individu, des lieux d'identification ; il suffit de les pratiquer, mieux, de les habiter¹².

Ce point est crucial pour comprendre comment émergent les rapports aux lieux et comment s'organise le rapport aux lieux dans les sociétés contemporaines. Au lieu de considérer l'identité spatiale comme unique lien entre individu et lieu, on peut tenter de le construire comme étant un type de dimension symbolique des lieux. Il s'agit d'un type de rapport des individus aux lieux, par exemple : lieu en tant qu'il est fonctionnel, lieu en tant qu'il est familier, lieu en tant qu'il signifie identification. Théoriquement, donc, la question des référents géographiques des identités ne peut être dissociée des lieux d'ancrage en général. En effet, l'identité n'est qu'un aspect des ancrages territoriaux en général, ce que l'on pourrait aussi appeler la dimension symbolique des lieux. Et c'est là que réside, me semble-t-il, le point important : l'identité spatiale a certes une dimension politique car elle est construite par les acteurs de la sphère politique ainsi que des revendications de gestion plus autonome d'un territoire quelconque. Néanmoins, le point décisif réside dans le fait que l'identité spatiale fait partie de l'habiter, au même titre que d'autres relations symboliques des individus aux lieux.

On peut ainsi soulever la question de savoir comment, c'est-à-dire avec quels outils conceptuels, appréhender le lieu identificatoire dans les sociétés occidentales.

UNE APPROCHE DE L'HABITER PAR LES PRATIQUES DES LIEUX

Un élément du contexte géographique actuel des sociétés occidentales est la mobilité géographique accrue des individus. On peut dire de façon idéal-typique que chaque pratique tend à s'associer à un lieu propre, donc différent, phénomène que l'on peut nommer adéquation géographique accrue des pratiques. Il en résulte la pratique d'une multiplicité de lieux. La question du référent géographique de l'identité s'insère dans ce contexte. Du moins, on peut comprendre qu'il n'y a plus seulement un seul lieu susceptible de recevoir, de la part des individus, cet ancrage identitaire.

On peut avancer que, de cette double contrainte – la mobilité géographique et les référents géographiques multiples de l'identité –, découle la nécessité d'une approche globale, fondée sur les pratiques, que l'on pourrait nommer théorie de l'habiter¹³.

Définir l'habiter

La question du référent géographique de l'identité des individus s'inscrit dans une question plus vaste de la « manière dont les hommes sont dans le monde ». La phénoménologie depuis Heidegger (1954) s'est intéressée à cette question de la spatialité du *Dasein*. Pour Heidegger, en effet, mais aussi pour Bollnow (1963), la spatialité s'exprime par l'habiter, c'est-à-dire par le fait d'habiter la Terre. Cet habiter de la Terre s'exprime par ce qu'ils nomment l'espace vécu des hommes, des lieux plus ou moins familiers, des lieux où l'on se sent chez soi (*Heimat, home*). C'est ce qu'Éric Dardel (1952) nommait « géographicité » pour exprimer le rapport des hommes à la Terre.

Toutefois, cette approche centrée sur la Terre ne permet pas de comprendre la multiplicité de lieux géographiques possibles comme référents de l'identité. D'où la tentative de définir l'habiter du point de vue des pratiques des lieux, et non pas comme rapport écologique et cosmologique à la Terre. Ainsi, on peut rapidement définir l'habiter, d'un point de vue des individus, comme « ensemble

des pratiques des lieux » (Stock, 2001). Deux aspects me semblent importants :

- 1) pratiquer les lieux, ce n'est pas seulement fréquenter un lieu. On peut définir les pratiques comme étant le fait d'associer une pratique à un lieu et de faire avec le lieu. Il s'agit donc d'une notion qui insiste sur le faire, sur les actes, étant entendu qu'il ne faut pas opposer représentations et pratiques¹⁴;
- 2) de plus, l'habiter, en tant qu'ensemble des pratiques des lieux, implique que les lieux ainsi pratiqués ont un certain sens pour les hommes. Ici réside la différence fondamentale avec la définition pauvre du terme pratique en tant que simple fréquentation des lieux, et avec les termes comportement et action. Pratiquer les lieux, c'est en faire l'expérience, c'est déployer, en actes, un faire qui a une certaine signification ; on se focalise alors fondamentalement sur les manières dont les individus font avec les lieux.

Ainsi, on va au-delà de l'acception de l'habiter comme pratique de la résidence, et l'on peut concevoir le fait qu'habiter se fait par la pratique des lieux géographiques, quels qu'ils soient.

Donner du sens aux lieux par les pratiques

Comment lier cela à la question de l'identité ? C'est que l'identité est une des manières de donner sens aux lieux géographiques. En effet, pratiquer les lieux, c'est aussi accorder une dimension symbolique aux lieux et aux pratiques. C'est ici que l'identité spatiale devient importante, car elle est un type de signification assignée aux lieux.

Comment cette signification des lieux émerge-t-elle ? Comment différents individus ou groupes d'individus construisent-ils des significations changeantes d'un même lieu, manifestation de plus en plus fréquente dans une société dont les lieux géographiques sont pratiqués par un grand nombre et une grande diversité d'individus ? On peut penser que « l'intentionnalité », c'est-à-dire le fait que l'action ou la pratique soient dirigées vers un certain but, permet de rendre compte de la variabilité des significations des lieux. La succession d'actions contenues dans une pratique – par exemple se baigner à Brighton & Hove – n'a pas la même signification selon que l'individu vient en tant que touriste, excursionniste, résident, homme d'affaires en déplacement, étudiant en séjour linguistique, etc. Les manières de pratiquer Brighton & Hove sont différentes, et la signification de ce lieu est également différente. Pour les uns, c'est un lieu

familier, pour d'autres, un lieu identificatoire, pour d'autres encore, un lieu fonctionnel, plus ou moins connu, plus ou moins étrange(r), etc.

Enfin, cette signification des lieux – et c'est là que réside l'un des apports – ne se réduit pas, pour un seul individu, à un seul lieu. En fait, les individus pratiquent une multiplicité de lieux avec lesquels ils construisent une relation significative. Tous les lieux n'ont pas le même sens pour un individu : certains sont pratiqués pour leur valeur esthétique, d'autres pour leur caractère identificatoire, d'autres encore pour leur fonction, etc.

L'identité est donc une relation possible aux lieux géographiques. Et elle est liée aux pratiques des lieux, fondamentalement expression de la mobilité géographique. Que ce soit par les migrations ou par les déplacements, la pratique des lieux implique une relation aux lieux. Et il est important de comprendre que le rapport aux lieux peut évoluer : la transformation d'un lieu en référent géographique de l'identité est possible.

EXEMPLES DES TRANSFORMATIONS D'UN LIEU ÉTRANGER EN LIEU IDENTIFICATOIRE

On peut illustrer ces considérations par des exemples, tirés d'une étude de cas de la pratique de lieux à Brighton & Hove et Garmisch-Partenkirchen (cf. Stock, 2001). L'un des objectifs résidait dans la mise en évidence de la différence de construction du sens des lieux entre habitants permanents et habitants temporaires à Brighton & Hove et Garmisch-Partenkirchen. L'investigation s'est faite par le biais d'entretiens semi-directifs de personnes venant dans des intentions différentes dans ces deux lieux : touristes, excursionnistes, congressistes, propriétaires de résidence secondaire, retraités, résidents actifs travaillant ailleurs, résidents actifs travaillant dans la commune, etc.

La question est la suivante : quels sont les lieux identificatoires des individus, et comment les lieux étrangers se transforment-ils en lieux familiers ou identificatoires ? La question de l'ancrage dans les lieux semble particulièrement importante car, pour certains enquêtés, la question du lieu de « chez soi » appelle une réponse qui va de soi, car ils n'ont jamais déménagé, migré ou pratiqué une multi-résidence. Pour d'autres, la réponse s'avère plus difficile, car ils ont plusieurs « chez eux ». Il convient donc de mettre en évidence les

différentes modalités des lieux d'ancrage plus ou moins nombreux.

Deux points liminaires sont à mettre en évidence. La problématique des lieux d'ancrage identitaire a émergé plus fortement au cours des entretiens qu'elle n'était prévue au départ. Un point important qui s'est dégagé des entretiens est celui de la différence entre les personnes qui affirment avoir un seul « chez soi » et ceux qui en ont plusieurs. J'ai donc articulé l'exposé qui suit autour de cette opposition. J'ai négligé ici d'autres échelles de l'identité, notamment l'échelle nationale, qui n'a pas posé problème aux enquêtés¹⁵. Je n'ai pas cherché à élucider très précisément ces questions, j'ai simplement demandé aux enquêtés de m'indiquer leurs lieux d'ancrage identitaire (*home place*, *Heimatort*, *Zuhause*). Il est intéressant de noter que la question a été comprise par presque tous comme posée à une échelle locale, et non pas au niveau du territoire national ou régional. La référence nationale n'a pratiquement jamais préoccupé les interviewés lors des entretiens.

Une deuxième difficulté a surgi : comment utiliser les termes allemands et anglais de *home place*, *Heimatort*, *Heimat*, *Zuhause* dans un texte français ? Comment les traduire ? Il convient de constater tout d'abord que ces termes ont des significations différentes dans chacune des langues. Le *home* anglais traduit non seulement un attachement ou un ancrage identitaire, mais aussi un sens de la communauté, du voisinage (*neighbourhood*) dans lequel on est impliqué. L'importance du lieu de vie actuel est grande. Le *Heimatort* allemand pointe au contraire davantage le lieu de naissance ou celui où l'on a grandi. À la limite, il ne peut changer au cours du temps. En français, les termes « chez soi » et « patrie » font référence à deux réalités différentes : le premier exprime l'échelle locale, le second la référence nationale avec appartenance identitaire forte. En raison de ces difficultés, j'utilise le plus possible les mots dans leur langue d'origine.

Avoir un seul lieu d'ancrage identitaire

Certains des enquêtés affirment n'avoir qu'un seul chez eux. Cela peut vouloir dire deux choses : n'avoir jamais eu d'autre lieu d'ancrage identitaire, ou bien avoir changé de lieu d'ancrage identitaire. Les identités « mono-topiques » sont souvent façonnées par un temps très long dans un même lieu. L'élément du temps ne dit certes encore rien sur les processus de construction de l'identité, qui peuvent être différenciés, mais pointe un aspect important. La répétition

au cours du temps de la pratique d'un même lieu, le lien social qui se construit dans la durée, font émerger le sentiment d'appartenance à un lieu.

Du point de vue de la mobilité, ce second cas est intéressant car il montre que, même si actuellement il n'y en a qu'un, d'autres lieux d'ancrage peuvent se situer dans le passé et/ou dans le futur. En effet, une deuxième modalité qui émerge des entretiens est celle d'un transfert d'un lieu d'ancrage vers un autre. On quitte un lieu auquel on était attaché pour un autre, on abandonne un ancien lieu d'ancrage identitaire pour un autre. Horst illustre bien cette idée du transfert d'un lieu d'ancrage. Il a choisi sa retraite à Garmisch-Partenkirchen avec soin : d'après ses dires, il a longuement pesé le pour et le contre. En particulier, ses réflexions portaient sur le fait de quitter son cercle d'amis, mais aussi sur les finances et la qualité de vie de Garmisch-Partenkirchen. Malgré son fort ancrage dans la vie locale et un cercle d'amis important, il n'est jamais retourné à Siegburg depuis, sauf pour un enterrement et un mariage. Les relations se sont maintenues grâce à la visite de ses amis, qui passent régulièrement leurs vacances à Garmisch-Partenkirchen. Ce déplacement de l'ancien lieu identificateur lui a apparemment bien réussi. Il s'est « déraciné » de Cologne et s'est « réenraciné » à Garmisch-Partenkirchen, pour (ab)user de cette métaphore physiologique et jardinière. Il a déplacé non seulement son lieu de vie, au sens de centre de gravité pour les pratiques quotidiennes, mais en même temps a porté ses émotions symbolisant l'identité sur ce nouveau lieu en ce sens.

Horst : Et maintenant vient le moment où vous direz qu'il commence à dérailler (*spinnen*). Il habite déjà ici depuis tellement de temps et il ne veut pas... il ne retourne pas dans sa *Heimat*. C'était contraints et forcés que nous y étions retournés une fois, non deux fois, c'était en '84. À peine résidions-nous ici que ma mère est morte et nous devons évidemment aller là-bas; et puis à Cologne, une nièce de ma femme s'est mariée et nous l'aimons beaucoup et nous sommes en contact fréquemment, et nous y sommes allés, évidemment. Mais, maintenant, vous allez voir, Monsieur Stock, j'étais content de quitter Siegburg – alors qu'on voulait rester plus longtemps. Je ne l'ai pas supporté, je ne l'ai pas supporté ! Ma femme non plus. Ça nous a repoussés, alors, ça avait tellement changé pendant ce temps-là et... cela ne nous a pas plu.

Mathis : Et à Cologne ?

Horst : À Cologne, on ne connaissait pas trop, tous ces Coloniens, le tramway, l'hôtel Excelsior, la cathédrale, aujourd'hui il y a la dalle de la cathédrale (*Domplatte*), hein. Et puis, dans le tramway, vous ne pouvez plus acheter de ticket, le temps que vous vous adaptiez..., puis il s'y ajoute le fait que vous ne connaissiez pas les trajets particuliers, hein.

Mathis : Et est-ce que Garmisch-Partenkirchen est votre nouveau chez vous (*Heimat*) ?

Horst : Je dirais oui. Je dirais que Garmisch est notre nouveau chez nous, n'est-ce pas. On nomme Heimat, normalement, là où on est né, disons que c'est le second chez soi (*zweite Heimat*).

Mathis : Le second chez soi...

Horst : C'est mon second chez soi, mais mon chez soi préféré (*liebste Heimat*).

Deux interprétations sont ici possibles. D'abord, Horst a deux *Heimatorte* : son lieu de naissance, Siegburg, et Garmisch-Partenkirchen, parce que le lieu de naissance est à jamais *Heimat*, et que d'autres peuvent donc se construire au fil du temps. Toutefois, il convient d'observer que, par la pratique, il n'y en a plus qu'un : Garmisch-Partenkirchen. On peut penser qu'il lui est impossible de gérer deux *Heimaten*. En deuxième lieu, on peut émettre l'hypothèse que Horst n'a plus qu'un *Heimatort*, et c'est Garmisch-Partenkirchen. Puisque, en tant qu'Allemand, il ne peut échapper à la détermination de son identité par la naissance, il est obligé de dire que Garmisch-Partenkirchen est son second lieu d'ancrage identitaire. Le rappel de la définition lui fait brusquement prendre conscience qu'en fait il y en avait un par ailleurs. Cela doit rester non résolu ici, mais indique les difficultés d'expliquer de manière univoque comment se construisent les identités.

Ce transfert du lieu d'ancrage est également illustré par le regard que ses amis ont posé sur Horst lorsqu'il leur a annoncé son intention de s'installer à Garmisch-Partenkirchen. Pour eux, un lieu d'ancrage identitaire doit être vécu au quotidien, et il est impensable de le quitter.

Horst : Quand nous avons dit, chez nous, que nous voudrions déménager à Garmisch, ils nous déclaraient comme fous. Vous ne ferez pas ça, vous ne pouvez pas être fous comme ça, même si Garmisch est si beau. Car, finalement, vous quittez votre *Heimatort*. Vous êtes ici chez vous (*heimatverbunden*), enracinés, oui. Car tous les deux, ma femme et moi, sommes nés au même endroit, à Siegburg, et on a, quand on a 60 ans, disons, un grand

cercle d'amis et de famille, et on nous disait, mon Dieu, et ils nous disaient, premièrement, vous ne nous ferez pas ça, et deuxièmement, est-ce que vous avez bien réfléchi ? Car, quoique le lieu puisse être beau, nous le connaissions des vacances, réfléchissez, il y a des mentalités différentes, et même si les us et coutumes vous plaisent tant là-bas, oui, mais quand vous êtes des vacanciers, comme vacanciers vous êtes traités comme des rois, le vacancier signifie tout, ici.

On peut dire que Horst ne pratique qu'un seul lieu au quotidien. Il n'arrive pas à gérer deux lieux d'ancrage par la pratique. Serait-ce à dire qu'il y a des individus qui ne peuvent être que d'un seul lieu au quotidien, par la pratique ? Pour Horst, le lieu de vacances est devenu le lieu de retraite, et ainsi le nouveau chez lui, tout en abandonnant l'ancien. S'agit-il d'un mouvement de libération des anciennes contraintes, y compris de ses amis ?

Chez Josef, retraité, les déménagements, et donc les différents lieux d'ancrage, ne se sont pas produits au moment de la retraite, mais toujours pour des raisons professionnelles, puis, lors de sa retraite, pour des raisons de santé. Ces changements des différents lieux combinent une multitude de logiques : d'abord, Kempten, lieu où il a habité pendant près de quarante ans ; ensuite, le lieu où il est né ; enfin, en invoquant un proverbe latin, il dit qu'il est maintenant de Garmisch-Partenkirchen.

Mathis : Est-ce que Garmisch-Partenkirchen est devenu votre *Heimatort* ?

Josef : Non, non. *Ubi bene, ubi patriam*, là où je me sens bien est ma patrie.

Bon, je suis maintenant ici, quoi.

La maxime latine « Ma patrie est là où je suis bien » signifie que Josef peut transformer n'importe quel lieu étranger en lieu familial. C'est là une surinterprétation de la situation de Josef, mais qui peut indiquer comment raisonnent et font les hommes dont l'espace de vie est vaste. À chaque déménagement, Josef a dû faire sien quatre lieux : Straubing, Weiden, Kempten et Garmisch-Partenkirchen.

Enfin, une dernière modalité met en jeu l'appartenance identitaire à travers la filiation, qui prime même sur le lieu de naissance. Roberto est de Lugano, lieu qu'il habite depuis douze ans. Sa famille étant italophone, il définit son identité par son appartenance à la communauté italophone et à l'espace italophone de la Suisse. Bien qu'il soit né à Lucerne, partie germanophone de la Suisse, et

qu'il ait grandi là-bas, ce n'est pas cet endroit qui a pris la signification d'un lieu identificatoire, mais le lieu de ses ancêtres, de sa famille. Cela illustre bien le cas d'une mono-fonctionnalité de l'identité que l'on acquiert par appartenance automatique à une famille. Peu importe le lieu de naissance, de domicile, etc., il sera toujours de Lugano¹⁶.

**Avoir plusieurs lieux d'identification :
structurel versus conjoncturel**

Pour certains enquêtés, la question du chez soi est une question difficile. « D'où viens-tu ? » ou « quel est ton chez toi ? » sont des questions auxquelles ils n'ont pas une réponse toute prête. Cette indécision peut être due à la situation actuelle, où les personnes se trouvent dans des situations intermédiaires : un entre-deux dû aux migrations récentes. Mais elle peut aussi être structurelle, en ce sens qu'un nombre élevé de déménagements ou une pratique d'une multitude de lieux fait admettre plusieurs lieux d'ancrage identitaire.

Un exemple particulièrement parlant est celui de Kristin, pour qui la question du lieu d'ancrage identitaire s'avère être une question difficile, car elle a passé une grande partie de sa vie en Europe, non aux États-Unis d'Amérique où elle est née et où elle a grandi. Elle vit en Europe, et cette permanence de l'étranger doit jouer un rôle, notamment lorsque la maîtrise de la langue – le français en Belgique, l'allemand en Allemagne, le turc en Turquie – n'atténue pas le fait d'être *outsider*, même là où elle a son lieu de domicile. Elle me fait part en effet de trois ou quatre « chez elle » et a une définition très surprenante de ce qu'est un lieu d'ancrage : c'est là où les gens sont aimables.

Mathis : Vous avez trois ou quatre chez vous, qu'est-ce qui fait que c'est un « chez vous » pour vous ?

Kristin : Les gens, la gentillesse (*friendliness*).

Cette définition surprenante tranche singulièrement par rapport aux enjeux identitaires habituellement défendus. En effet, des gens aimables, on peut en trouver dans tous les lieux du monde, tandis que les ancêtres, la famille, le lieu de naissance, le lieu où l'on a ses morts, les paysages comme étant associés spatialement dans le lieu de résidence et qui construisent le « nous » sont habituellement considérés comme immuables. Il s'agit là d'une définition de l'actualisé/actuel contre l'immuable, l'éternel, le reproduit, le rituel. Cette identification trouve son

prolongement dans la manière d'appréhender un espace « objectivement » étranger qu'elle habite : elle est une Américaine en Europe, mais dit ne pas se sentir étrangère :

Mathis : Bon, même si vous êtes ici, en Europe, une étrangère...

Kristin : Ah, mais ils ne me font pas me sentir comme une étrangère... pour une raison ou pour une autre... Beaucoup a à voir avec leur capacité à parler anglais, j'en suis sûre. En Belgique... là où on habite, c'est une contrée où l'on parle français, et ils ne parlent pas anglais. Même notre propriétaire, qui loue depuis vingt ans à des Américains, ne parle pas anglais. Donc c'est plus difficile. On parle un peu français, on parle un peu allemand, on parle un peu turc, mais pas assez pour que je me sente complètement à l'aise (*not enough that I would feel completely comfortable*). Ici, tout le monde parle anglais et comprend nos souhaits et nos besoins.

Ce qui est intéressant à observer, ce sont les différents registres qui interviennent dans ses réponses : la connaissance du lieu, le bien-être dans un lieu et l'attachement à un lieu¹⁷. Elle connaît mieux Mons, en tant que lieu de domicile, que Garmisch-Partenkirchen ; mais elle se sent mieux à Garmisch-Partenkirchen. Et ce bien-être à Garmisch-Partenkirchen – être *comfortable*, à l'aise, comme elle le répète à plusieurs reprises lors de l'entretien – fait qu'elle le considère comme un chez elle, s'y attache. En conséquence, Mons n'est son chez elle que parce qu'elle y a sa vie quotidienne : elle n'y est pas à l'aise, tandis qu'à Garmisch-Partenkirchen, elle l'est. Kristin semble donc être dans la situation où son lieu de domicile est certes le centre de gravité de l'espace de vie fonctionnel, mais pas par l'implication émotionnelle ; les vacances aboutissent dans un *home* ailleurs, que l'on fréquente le plus souvent possible (elle est à Garmisch-Partenkirchen pour la troisième fois depuis le début de l'année). Cette phrase est digne d'être soulignée et corrobore l'idée de J. Rémy (1996) sur le fait de devenir soi-même en se déplaçant. Kristin quitte un chez elle pour un autre, le dernier étant le lieu où elle se sent plus à l'aise. L'expérience d'une multitude de lieux assez éloignés les uns des autres fait naître la comparaison et peut aboutir à une remise en cause du lieu de domicile qui, de plus, peut être seulement temporaire.

CONCLUSION

La question du référent géographique identitaire – et l'on revient à la citation du début – est devenue plus complexe dans le contexte d'une mobilité généralisée. On voit que le rapport aux lieux qui, avec les pratiques, constitue l'habiter, va au-delà de la question identitaire : savoir des lieux, familiarité des lieux, pratiques habituelles ou extraordinaires façonnent l'habiter. Toutes ces recompositions de lieux d'ancrage, recueillies à travers les entretiens, illustrent de manière éclatante la capacité des hommes à appréhender les lieux de multiples façons. C'est cela, les hommes géographiquement pluriels. En résumant, on peut distinguer deux modalités différentes des référents des identités : d'abord, elles peuvent simultanément exister les unes à côtés des autres. En second lieu, elles peuvent s'accumuler au cours du temps, notamment par les mobilités résidentielles. Il convient de retenir l'émergence de lieux non résidentiels en tant que lieux d'ancrage identificatoire, et notamment les lieux de vacances, qui sont des lieux connotés positivement, des lieux valorisés. Une certaine régularité construit donc, au cours du temps, le sentiment d'un chez soi et le sentiment d'appartenance. Ils peuvent également devenir les seuls lieux stables dans un univers marqué par une grande mobilité.

Dans ce contexte, on peut faire l'hypothèse que le lien identitaire avec le lieu de résidence s'affaiblit pour les personnes les plus mobiles, car la pratique du lieu de résidence n'est plus que temporaire. Cela ne signifie pas un affaiblissement généralisé des référents géographiques de l'identité en général : on peut penser qu'il y a un renforcement du lien identitaire de lieux choisis de façon plus autonome. Et il peut s'agir d'un ancrage temporaire, avant de se choisir un autre chez soi. Alors, que deviennent les lieux, que deviennent les individus ? On peut risquer l'hypothèse que les lieux deviennent des lieux de projets, sans que la relation identificatoire entre individus et lieux soit durable ou/et stable. Du moins pour ceux des individus dont la dimension géographique de l'identité n'est pas fondamentale, et qui puisent leur identité ailleurs. En ce qui concerne les individus, ceux-ci deviennent des individus à identités multiples – hypothèse déjà énoncée par Lahire (1998), mais qui se tient également pour la dimension géographique. De multiples lieux soutiennent l'identité.

NOTES

1. « Ich bin ganz oft in Istanbul, habe Verwandte und Freunde dort. Istanbul ist meine zweite Stadt, eine super Stadt, eine der schönsten Städte auf der Welt. [...] Ich habe 17 Jahre in Steglitz gelebt, obwohl ich heute nie wieder hinziehen würde. Da weiß ich blind, wohin ich fahren muß. Mitte und Prenzlauer Berg muß ich erst langsam erkunden, so als würde ich in eine ganz andere Stadt fahren. Ich bin in Berlin geboren und habe noch nie woanders gelebt. [...] Ich habe noch nie in Kreuzberg gelebt, obwohl ich das gern würde. [...] Das alte West-Berlin ist meine Heimat. Mitte ist für mich konstruiert, und der Prenzlauer Berg ist schon am anderen Ende der Welt, eine ganz andere Stadt. [...] Ich war noch nie [in Brandenburg]. [...] Wenn ich überlege, ist mein Bewegungsradius sehr klein. Mitte, das geht noch. Am Prenzlauer Berg war ich erst zum dritten Mal. [...] Einmal [war ich in Potsdam]. Da bin ich wie ein Tourist in Sanssouci herumgelaufen. Auf dem Studiogelände in Babelsberg war ich auch » (interview avec l'actrice berlinoise d'origine turque Idil Üner, dans *Die Zeit*, 17 août 2000, rubrique « Leben », p. 5.).
2. J'évoque cette opposition seulement parce qu'elle a cours dans la géographie francophone contemporaine. Étant donné que je défends une conception qui donne place à la fois à la constitution de la société par l'espace et à la constitution de l'espace par la société, l'opposition entre géographie sociale et analyse spatiale ne me paraît pas satisfaisante.
3. Le premier signifie ce que sont les lieux, l'identité d'un lieu par rapport à d'autres ; le second signifie l'identification des hommes avec les lieux. A ma connaissance, cette distinction, qui semble très pertinente, n'a jamais été reprise.
4. A l'instar de l'identité d'une personne, c'est dans la relation avec autrui que se définit l'identité, jamais par rapport à la personne seulement (Schütz, 1937 ; Strauss, 1959). Malgré cela, on fait souvent comme si elle était naturelle : France, Europe, Paris sont des exemples, alors qu'on peut les construire différemment.
5. Relph (1986, p. 47) dégage les composantes suivantes de l'identité des lieux : « the static physical setting, the activities, and the meanings ».
6. Relph, (1986, p. 44) : « Identity of place is much a function of intersubjective intentions and experiences as of the appearances of buildings and scenery, and it refers not only to the distinctiveness of individual places but also to the sameness between different places ».
7. En géographie, c'est cette singularité des lieux qui est au cœur du projet de la « géographie régionale », aujourd'hui renommée « géographie des territoires » (Di Méo, 1998), voire « géographie synthétique » (cf. Lévy, 1994). Faire la géographie de Toulouse, du Bassin parisien, de la France, de l'Amérique du Nord : voici des exemples de lieux singuliers qui sont, au moins, nommés.
8. Le même raisonnement se rencontre dans un courant de la géographie francophone, issu de la réflexion sur les « chorèmes », qui parle de « modèle d'un lieu particulier » ou encore de « composition singulière » ou d'« assemblage local des généralités » (Retaillé, 1997, p. 44). Ceci revient à faire une « géographie générale des lieux ».
9. Relph, 1986, p. 45 : « But while every individual may assign selfconsciously or unselfconsciously an identity to particular places, these identities are nevertheless combined to form a common identity ».
10. cf article de Hector Quiroz Rothe, « La construction des lieux d'identité dans cinq villes récentes de la région du Yucatàn au Mexique » (p. 00) sur l'appropriation des lieux touristiques au Mexique qui a rendu cela particulièrement clair : alors que le centre « traditionnel » des villes mexicaines ne correspond pas du tout au centre commercial de Cancún, les résidents effectuent néanmoins la construction d'un lien identificatoire.
11. Il faudrait faire ici une critique serrée et extensive du modèle des « coquilles de l'homme » de Moles (1995), qui présente la structuration de l'espace de l'individu comme étant une suite de cercles concentriques allant de l'ici au vaste monde dangereux. Il transpose en fait le problème de la perception visuelle – dont la diminution avec la distance – dans le champ du symbolique, et fait comme si les appropriations et significations identitaires se passaient sur le même mode. Cette transposition abusive a pour conséquence une conception inadéquate de l'espace des individus, dont les implications sont prises comme allant de soi et ne sont pratiquement jamais soulevées.
12. J'emploie ici « habiter » comme une modalité particulière de pratiquer les lieux qui va au-delà de la seule pratique résidentielle. Prendre « habiter » comme synonyme de « résider » ne permet pas, en effet, de comprendre l'investissement d'une multiplicité de lieux géographiques par les êtres humains dans une société dont les fondements géographiques sont constitués par la mobilité. On peut dire, avec Merleau-Ponty (1945), habiter, c'est investir émotionnellement un lieu, une pensée, etc. Cf. Stock (2004) pour la mise en place d'une approche de l'habiter.

13. Cette question de l'habiter est de plus en plus investie : après Heidegger (1958 [1954]) et Bollnow (1963) en philosophie, Radkowski (2002) en anthropologie, Seamon et Mugerauer (1989), Lévy (1994), Knafou et al. (1997), Duhamel (1997), Haegel et Lévy (1997), Lazzarotti (2001), Stock (2001; 2004), Hoyaux (2000; 2002; 2003) en géographie font émerger ce champ d'investigation.
14. On se démarque donc de l'opposition bourdieusienne entre « représentation » et « pratiques » qui avait pour but d'insister sur le caractère pré-réflexif de la notion des pratiques, par rapport aux modes réflexifs, notamment « théoriques ».
15. Il serait toutefois nécessaire de s'intéresser à cette question pour les immigrés, ainsi que dans un processus de la construction d'un espace identitaire européen et mondial. Qu'il y ait de multiples échelles de l'identité, cela semble évident, bien que pas assez thématisé : lieu de naissance, région, nation, voire l'Europe (le monde moins) sont aujourd'hui les possibles espaces identitaires. On peut alors se demander pour quels types de personnes interviennent quelles échelles de référence identitaire et comment elles se combinent.
16. La question est de savoir quel rôle joue la Suisse en tant que territoire de référence dans cette identité.
17. Ceci a déjà été exploré au chapitre précédent. Je reprends cette analyse pour illustrer un cheminement différent, aboutissant à une conclusion qui va plus loin et met en prise différents lieux d'ancrage.

BIBLIOGRAPHIE

- BAILLY, A., 1996, « La ville : espace vécu », in Pumain, D., et ROBIC, M.-C., *Théoriser la ville*, Paris, Anthropos, p. 159-165.
- BERLIN, D., 1997, *Pratiques territoriales des personnes âgées en ville de Genève : quartier d'habitation et centre-ville. Enquête dans les établissements à encadrement D2 du Canton de Genève*, Neuchâtel, Université de Neuchâtel.
- BOLLNOW, O. F., 1963, *Mensch und Raum*, Stuttgart, Kohlhammer.
- DARDEL, E., 1952, *L'Homme et la Terre*, Paris, CTHS.
- DI MEIO, G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan.
- DUHAMEL, Ph., 1997, « Les résidents étrangers européens à Majorque (Baléares), Pour une analyse de la transformation des lieux touristiques », thèse de géographie, Université de Paris VII-Denis Diderot.
- HAEGEL, F., et LÉVY, J., 1997, « Urbanités. Identité spatiale et représentation de la société », in Calenge, Ch., LUSSAULT, M., et PAGAND, B., (dir.), *Figures de l'urbain. Des villes, des banlieues et de leurs représentations*, Tours, Publications de la Maison des sciences de la ville, p. 35-65.
- HEIDEGGER, M., 1958, « Bâtir, habiter, penser », *Essais et conférences*, Paris, Gallimard [1^{re} éd. allemande 1954].
- HOYAUX, A.-F., 2000, « Habiter la ville et la montagne : essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au lieu, à l'espace et au territoire (exemples de Grenoble et Chambéry) », Grenoble, IGA (université Joseph-Fourier), thèse de doctorat.
- HOYAUX, A.-F., 2002, « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », *Cybergéo, Revue européenne de géographie*, n° 102.
- HOYAUX, A.-F., 2003, « Les constructions des mondes de l'habitant : éclairage pragmatique et herméneutique », *Cybergéo, Revue européenne de géographie*, n° 232.
- KNAFOU, R., BRUSTON, M., DEPREST, F., DUHAMEL, Ph., GAY, J.-C., et SACAREAU, I., 1997, « Une approche géographique du tourisme », *L'Espace géographique*, vol. 26, n° 3, p. 193-204.
- LAHIRE, B., 1998, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- LAZZAROTTI, O., 2001, « À propos de tourisme et patrimoine : les "raisons de l'Habiter" », diplôme d'habilitation à diriger des recherches sous la dir. de R. Knafou, Université de Paris VII.
- LÉVY, J., 1994, *L'Espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris, Presses de Sciences Po.
- LÉVY, J., 2003, « Capital spatial », in Lévy, J., et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- LUSSAULT, M., 2003, « Identité spatiale », in Lévy, J., et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- MERLEAU-PONTY, M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

- MOLES, A., 1995, « Psychologie et géographie », in BAILLY, A., FERRAS, R., et PUMAIN, D. (dir.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica.
- MOLES, A., et ROHMER, E., 1998 [1^{re} éd. 1972], *Psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan.
- RADKOWSKI (de), G.-H., 2002, *Anthropologie de l'habiter*, Paris, PUF.
- RELPH, E., 1986 [1^{re} éd. 1976], *Place and Placelessness*, Londres, Pion.
- RÉMY, J., 1996, « Mobilités et ancrages : vers une autre définition de la ville », in HIRSCHHORN, M., et BERTHELOT, J.-M. (dir.), *Mobilités et ancrages. Vers un nouveau mode de spatialisation ?*, Paris, L'Harmattan, p. 135-153.
- RETAILLE, D., 1997, *Le Monde du géographe*, Paris, Presses de Sciences Po.
- SCHÜTZ, A., 1937, *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, Frankfurt/Main, Suhrkamp.
- SEAMON, D., et MUGERAUER, R. (dir.), 1989, *Dwelling, Place and Environment. Towards a Phenomenology of Person and World*, Dordrecht, Martinus Nijhoff.
- STOCK, M., 2000, « Relph, E., Place and Placelessness. Commentary 2 », *Progress in Human Geography*, vol. 24, n° 4, pp. 615-617.
- STOCK, M., 2001, « Mobilités géographiques et pratiques des lieux », thèse de doctorat, université de Paris VII-Denis Diderot.
- STOCK, M., 2004, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *Espace temps. net* (www.espace-temps.net).
- STRAUSS, A. L., 1959, *Mirrors and Masks. The Search for Identity*, Free Press.
- TUAN, Y.-F., 1977, *Space and Place. The Perspective of Experience*, Londres, Arnold.